

TOUS LES
VENDREDIS

Ciné- mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 6. — 12 SEPTEMBRE 1941.

4^F



MAURICE CHEVALIER
a retrouvé son "Paname".
Il va faire sa rentrée dans un
film « Les deux Couronnes »,
aux côtés de Marie Dea.

Photo Voinquel.

actualités ACTUALITÉS actualités ACTUALITÉS

IL ÉTAIT UNE FOIS UN MOINE...

...un moine dont Tino Rossi va nous conter l'histoire.

Je regarde Tino Rossi avec un air surpris qui l'amuse.

— Vous ne me croyez pas ? me demande-t-il de cette voix douceâtre que nous aimons en lui.

J'hésite encore à lui répondre par l'affirmative.

— C'est pourtant vrai, ajoute-t-il. Las de jouer les amoureux romantiques, j'aborde dans « Fièvres » un emploi pour le moins imprévu...

Un scénario âpre, vigoureux, tout d'une pièce.

— Donc, dans « Fièvres », cher Tino, vous personni-

fiez... un chanteur qui, à la suite d'une situation dramatique, cesse de chanter et entre dans les ordres...

Saurait-on imaginer le tendre Tino sous l'austère habit monacal ?

— En deux mots, exposez-nous, ami Tino, ce qui vous conduit jusqu'au seuil du couvent...

— Invitez-moi plutôt à vous révéler les détails de ce sujet sobre, humain...

— Pourquoi pas ? Stylo et bloc en mains, je vous écoute...

— Il était une fois un moine...

Un moine dont votre gentil Tino Rossi, mesdames, se refusa brusquement à nous conter l'histoire.

Pour vous, toutefois, il fera mieux. Il l'anima, cette histoire, avec autant de foi que de ferveur.

Et, selon son habitude, il n'aura nul effort à accomplir pour vous séduire... malgré sa robe de bure !

P. R.

RENÉ LEFÈVRE A SALUÉ VICTOR LE SALUTISTE

À leur arrivée du train de Marseille, à la gare de Lyon, Tino Rossi a sauté le premier sur le quai, battant René Lefèvre d'un fil.

Il est vrai que Tino Rossi, était seul, était léger comme un ténor, tandis que René Lefèvre, lui, était trois :

L'acteur, un ; l'écrivain, deux ; le metteur en scène, trois.

Trois personnes en une, c'est rarissime, et, avant René Lefèvre, nous ne voyons guère que le bon Dieu pour avoir réussi aussi bien le coup de la trinité.

En tout cas, « Jean de la Lune », a grossi. Dame, ses trois personnes lui donnent un certain poids.

À moins que, par délicatesse pour les Parisiens, il n'ait tenu à amener ses matières grasses avec lui.

Bref, il a grossi ; mais, avec son teint hâlé par le soleil d'Antibes, cela ne lui va pas si mal du tout.

Il a un visage presque poupin.

Jean de la pleine lune.

René Lefèvre, après avoir été un soliste parfait des « Musiciens du Ciel », en librairie et à l'écran, va tourner, comme nous l'avons annoncé, « Opéra Muet », qui retracera la vie d'un orphelin de campagne.

René Lefèvre aime beaucoup la musique. Il est comme Cloco : il chante un peu faux, mais il écrit et joue juste.

L'essentiel est qu'il donne le « la » du film et il le donnera. Nous pouvons compter sur lui.

René Lefèvre est toujours au diapason.

René Lefèvre a été ravi de revoir Victor, son cheval.

Par contre, Victor a revu René Lefèvre avec dignité et une certaine indifférence.

Lui, n'est-ce pas, travaille sur l'obstacle, tandis que son maître travaille sur le plat, ou plus exactement sur le plateau.

Il y a tout de même une différence.

Un fossé entre eux.

Une rivière...

René Lefèvre a senti pleinement son indignité et il a donné raison à Victor.

Car la plus noble conquête du cheval, comme l'a dit à peu près Buffon, c'est l'homme.

Tous les turfistes vous le diront.

JEANDER,

« JE T'AIME BIEN HUBERT »... ou Victor Boucher est Parisien

Pour le commun des mortels, Victor Boucher, c'est « l'Hubert » des « Vignes du Seigneur ». Aucun disque, en effet, ne nous semble avoir été tiré à plus d'exemplaires.

Il ne faut donc pas s'étonner, si, dès que Boucher paraît, on entend de tous côtés ceux qui le reconnaissent imiter aussitôt « Hubert ». Même avec la carte de pinard, Boucher, c'est Hubert, c'est-à-dire quelqu'un entre deux vins. Eh bien, je vais sans doute vous étonner en vous révélant que loin de voir double, Victor Boucher est le plus sobre des artistes...

D'ailleurs, autant sur la scène les auteurs se sont plu à en faire le bavard le plus intempérant (c'est bien le cas de le dire), autant à la ville il demeure avare de gestes, de paroles et de démonstrations.

Avant conscience de l'heure, Victor Boucher n'a jamais de sa vie manqué un rendez-vous ; il arrive même parfois qu'il vienne en avance quand, par un hasard extraordinaire, (comme c'était le cas l'autre midi à la gare Montparnasse), le train touche le quai avec un quart d'heure de mieux sur l'horaire.

De Bagnols-de-l'Orne dont il revient, Victor Boucher rapporte peu de souvenirs, sinon d'une solitude pleine de chants d'oiseaux où il lui fut loisible de laisser à son gré courir sa secrète fantaisie.

Quand je lui demande quel film il va tourner, il me répond :

— Ce n'est pas moi...

— Mais je croyais...

— Vous croyez avec raison... Le film se nomme :

Ce n'est pas moi... Jean Tissier est la vedette...

— Ah bon, ce n'est pas vous...

— C'est lui et c'est moi, si vous voulez ! Quant au scénariste, tous les Parisiens le connaissent... Yves



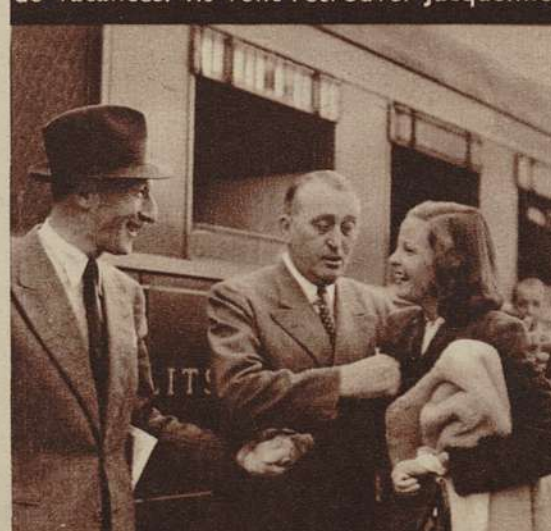
Le producteur André Paulvé et Marie Déa sont venus attendre Maurice. Ils mangent des pommes au buffet. « Ma pomme ! » pourrait chanter Marie.



Duvallès est de retour cette semaine. Il va faire sa rentrée au théâtre.



Lucienne Boyer et Jacques Pills rentrent de vacances. Ils vont retrouver Jacqueline.



Madeleine Sologne est revenue à Paris tourner dans « Fièvres ». M. Davran et de Limur l'ont accueillie.

Mirande l'... L'histoire roule sur une ressemblance extraordinaire...

— Une manière pour vous de voir encore double...

— Evidemment, il y a une aventure de pochards...

— Et quand l'un dit : C'est vous.

— L'autre répond : Ce n'est pas moi...

— Et personne ne se reconnaît au bout du compte, sinon le metteur en scène, Jacques de Baroncelli.

— A peu près.

— Quelles sont vos partenaires féminines ?

— La délicieuse Michèle Alfa et la séduisante GINETTE LEClerc.

Mais Victor Boucher regarde sa montre.

— Ne t'inquiète pas, lui dit son aimable femme, tu n'es pas en retard... Tes vieux comédiens ne t'attendront pas !

On sait que, en effet, cet artiste n'a cessé de s'intéresser au sort de ses camarades vieillissants, qui eux n'ont pas su arriver à temps pour saisir la chance au passage.

Un fiacre l'emporte et j'entends près de moi un titi qui répète invariablement « Je t'aime bien, tu comprends, Hubert... »

SAINT-JEAN.

LE FILM DE L'ARRIVÉE DE MAURICE CHEVALIER

Sur le quai de la gare de Lyon, Maurice Chevalier a le teint hâlé.

La première personne qui lui souhaite la bienvenue est Marie Déa, sa partenaire d'hier et de demain.

Blond'hin, président de la Maison de Retraite de Ris-Orangis, lui donne l'accablade.

Et voici Henri Varna, directeur du Casino de Paris, entouré de ses collaborateurs Marc Cab, Noël Marcelin et Arsène ; voici M. André Paulvé, qui produira le prochain film de Chevalier, Christiane Delyne, Raymond Legrand, Irène de Trébert, la presse au grand complet et la radio.

Maurice parle au micro :

— Bonjour, Paris ! Bonjour.

Un peu plus loin, Lucienne Boyer et Jacques Pills descendent également du train, de retour de la Côte où Lucienne a parachevé sa convalescence.

✱

Maurice sort de la gare, suivi de l'immense sourire de la foule parisienne.

Il est ému.

J'ai les gambilles qui tremblotent, fait-il.

Maurice n'a perdu ni sa gouaille ni son accent parisien.

Paris est devant lui, lumineux, ensoleillé !

— J'aurais dû mettre mon chapeau de paille.

✱

Max Rupp, son secrétaire, fend la foule et s'approche de lui :

— Par ici, dit-il, la voiture est là.

— Non, fait Maurice, je tiens à prendre le métro.

✱

Les voyageurs ont vite fait de le reconnaître. Sur son passage, les yeux brillent, les sourires éclairent les visages.

— Bonjour, Maurice !

— Bonjour, Paris !

Il sourit. Il serre des mains.

— Ça me rajeunit de vingt ans, fait-il.

— Vingt ans ?

— Mais oui, il y a longtemps que je n'avais pris le métro. Pensez donc, dès que j'ai gagné vingt-cinq francs par jour, j'ai pu m'offrir un taxi... ou un fiacre.

✱

Blond'hin s'approche de lui...

J'ai du fric pour toi, lui dit Maurice. J'ai fait de beaux galas, là-bas.

Blond'hin est heureux. Il pense à ses vieux de Ris-Orangis.

Dans le wagon.

Il y a, autour de Maurice Chevalier, un officiel, Y. Georges Prade, le peintre Charles Kiffer, à qui Maurice doit la plupart de ses affiches, Raymond Legrand, le pianiste Henri Betti et Blond'hin.

— C'est fou ce que ça me fait d'être ici, dit Maurice.

Maurice parle d'un tas de choses.

De Cannes où il ne circulait plus qu'à bicyclette...

— Il y a un peu plus d'un an que je ne suis pas monté dans une voiture pour mon plaisir, dit-il.

Du gala qu'il donnera le 12 septembre aux Ambassadeurs, au profit des prisonniers, de la Maison de Retraite de Ris-Orangis et du Dispensaire du Spectacle.

Des représentations qu'il a données en zone libre depuis un an...

Il parle encore du film qu'il va tourner prochainement avec Marie Déa, de sa prochaine rentrée au Casino de Paris, de son tour de chant...

— Rien que des nouveautés, précise-t-il.

✱

On arrive.

Boulevard de Courcelles, il s'arrête un peu, sur le trottoir, pour regarder sa maison.

— Quinze mois que je ne l'avais pas vue ! Ça fait un bail.

Et le doigt tendu avec une joie merveilleuse :

— C'est là. Au troisième. Les fenêtres avec des stores rouges.

✱

Il entre.

— Bonjour, concierge !

— Bonjour, monsieur Maurice !

Chez lui, il regarde tout.

— C'est inouï, tout est à sa place. Ce livre, le bilboquet, les cendriers.

Il fait le tour de l'appartement.

— Je venais de m'installer quand la guerre a été déclarée.

Il va du salon à son bureau, de la salle à manger à sa chambre à coucher. Tout est là. C'est magnifique.

Vive Paris !

CIDIER-DAIX.



DANS LES JARDINS SECRETS D'UNE ÉTOILE par MIREILLE BALIN



Mireille Balin aborde tous les genres avec bonheur. Voici un piquant aspect de son talent.

Mes bijoux, mes fourrures, mes robes, mon auto, ce sont des « signes extérieurs » de fortune... Rien de tout cela ne donne la vraie richesse, celle que l'on porte en soi.

Le courage, l'espoir, le goût de la vie, voilà ce qui compte.

Hier je n'avais rien, aujourd'hui je possède, demain je puis tout perdre ; mais le soleil est là, et la mer, et le ciel, et je reste une femme qui peut jouir comme les autres de ce qui existe pour chacun...

On m'a souvent demandé si je n'avais pas souffert de travailler trop tôt. Mais, à dix-sept ans, la vie m'obligeait à cela. Mes parents pouvaient très peu de chose pour moi, il fallait que je me débrouille.

Plutôt que de chercher à connaître le désarroi d'une jeune fille gâtée par la chance, il vaudrait mieux comprendre celui de ces gosses qui travaillent, sans que la carrière choisie leur permette d'autre récompense que l'espoir de gagner régulièrement leur pain.

La vie est une chose si terribile que j'estime nécessaire d'éduquer les enfants en vue de la combattre. Il ne faut pas les élever dans l'illusion, ni dans de trop grands principes de confiance. L'être humain n'est ni bon ni franc, et rien n'est plus atroce que cette constatation lorsqu'on arrive au devant, le cœur et l'âme ouverts à l'espoir.

Je ne suis pas pour les ménagements, pour l'apprentissage progressif... Il faut, pour avoir un caractère, se plonger dans le bain d'un seul coup et essayer de remonter à la surface sans le secours de personne... D'ailleurs, qui viendrait à votre secours ? Chacun lutte si âprement pour faire sa place au soleil, que le seul système valable est encore d'en faire autant.

Mais alors, comment, avec cet axiome, ne pas devenir un être sec et dépourvu de sensibilité ? allez-vous me demander ?

En se créant une sorte de jardin secret, en limitant aux affaires cette dureté d'âme, en préservant soigneusement ses élans, sa sincérité, tout ce qu'on garde de frais, de jeune, de réel, en tenant à distance ceux qui retireraient à l'amitié sa valeur confiante et tranchante.

Je sais que l'on me reproche cet éloignement dans lequel je me maintiens et de ne répondre que par un sourire vague aux questions que l'on me pose.

Alors, on dit : « Elle est sotte ! »

Comme si je devais faire cadeau à tout le monde de ce que je protège si précieusement !

J'ai commencé dans la vie par être mannequin. Je défilais toute la journée devant les visiteurs. Je ne mangeais pas assez, mais j'étais très gaie...

Je n'enviais pas les femmes devant lesquelles je paraisais.

Au contraire, avec mes camarades, nous nous moquions tellement des travers et des manies de nos clientes, nous les passions au crible avec si peu d'indulgence que maintenant, je n'assiste jamais à une présentation de collection !...

Je sais trop bien ce que diraient de moi les mannequins, en se poussant du coude et en étouffant de rire, une fois revenues dans leur salon !...

Puis j'ai posé pour des photographes, j'ai été vendeuse, j'ai chômé, et de ce temps, il me reste les mêmes envies de dépenses folles, les mêmes rages d'économie de bouts de chandelles...

Enfin, la chance est venue, et avec elle, la grisaille du succès.

J'ai profité de tout ce qui m'était offert, avec une exagération dont je ne m'apercevais pas alors.

J'étais couverte de bijoux. Chacun de mes gestes allumait des reflets, dispensait de précieux éclats.

Mes oreilles, mon cou, ma robe, mes mains, mes bras scintillaient. Tout ce que j'avais était de grand de valeur. Depuis les cigares,

rettes rangées dans un étui d'or enrichi de pierres, jusqu'à mon briquet, en passant par la boîte à poudre et le rouge à lèvres...

Je ressemblais à une vitrine de bijoutier. C'était atroce.

Et puis, je me suis rendu compte combien tout cela manquait de vérité.

Sortir dans les boîtes de nuit ne m'amusait plus. Mes nouveaux amis m'y exhibaient à cause de mes belles robes, de mes fourrures, de mon nom qui devenait connu.

J'ai commencé de souffrir par la jalousie, la méchanceté, la mesquinerie des gens.

J'avais la tête vide et le cœur gros.

À l'âge où d'autres achèvent leurs études, se préparent à lutter gonflées de forces, j'avais, moi, toutes les fatigues et toutes les rancœurs.

J'étais dans le milieu le plus artificiel qui soit, en contact permanent avec la comédie, j'avais à résister ?

Il y a celles qui sombrent, grisées, perdues, irrémédiables. Elles empoignent la vie comme une course à l'abîme.

Elles n'ont plus aucun contrôle sur elles-mêmes. Elles ont des éclats de rire qui ressemblent à des sanglots, des exigences auxquelles on obéit, amusé par ces caprices d'enfant gâtée, sans se rendre compte du déséquilibre profond qui s'accroît, se creuse, prend forme.

Pour rien au monde, je ne voulais leur ressembler... Être une vedette de cinéma, c'est bien. Être une femme normale, c'est mieux.

Je me suis ressaisie à temps.

Voilà pourquoi, aujourd'hui, je puis vous parler objectivement d'une Mireille Balin qui n'existe plus, et de l'autre, la vraie, celle qui court pieds nus dans le sable, en levant les bras vers le soleil...



COMÉDIENNE, DANSEUSE, CHANTEUSE, ACROBATE

Marika Rökk

VEDETTE EUROPÉENNE

talent multiple, à son intrépidité et à son courage qu'elle le doit.

Scénaristes et producteurs conscients de l'étendue de ses ressources, préparent pour elle des œuvres où les difficultés semblent s'accumuler à plaisir. Marika en triomphe avec le sourire.

Cora Terry est une éclatante réussite. C'était pourtant une rude partie à jouer. Marika Rökk l'emporta brillamment avec l'aisance, la désinvolture qui fait son charme. Elle joue un double rôle dans le milieu du music-hall. Apparaissant en danseuse orientale, elle donne aux rythmes lancinants de la musique africaine leur plus belle expression plastique.

Son premier film nous la montrait blonde, ingénue, naïve. La voici dans *Cora Terry*, brune et sensuelle, le front caché sous une frange sombre, les paupières lourdes, un regard qui semble changé et, pourtant, les mêmes yeux clairs...

Miracle de l'art et du talent ! A d'autres, la classification, le type immuable de la jeune ingénue ou de la vamp classique. Marika Rökk n'entend pas se figer dans une attitude.

Fille d'Eve, que nous voyons aujourd'hui, nous rend une vedette blonde à souhait, enfant terrible qui ignore la discipline et les premiers principes du code de la route. On conçoit que pour une

automobiliste intrépide, cela ne va pas sans inconvénients. Mais elle sait se tirer des situations les plus difficiles et n'hésite pas, lorsqu'il le faut, à employer les grands moyens.

Quant aux ballets du film, ils suivent l'action sans la ralentir et c'est un enchantement de voir la jeune danseuse dans un étourdissant numéro de claquettes au cours d'une fête particulièrement spectaculaire.

Ces quelques films ont suffi pour imposer Marika Rökk chez nous. La voici adoptée par le public français, immédiatement séduit par une gentillesse, une vitalité, un don de sympathie si bien faits pour lui plaire.

Femme charmante, artiste accomplie, Marika Rökk n'a rien à envier aux vedettes américaines les plus cotées. Elle sera demain aussi populaire en France qu'elle l'est à Berlin ou à Vienne.

Nous la reverrons encore dans un film sentimental à grande mise en scène, *La Danse avec l'Empereur*, où elle incarne une petite paysanne de Transylvanie, séduite par un brillant officier de la Cour Impériale d'Autriche. On imagine que ce sera là beau prétexte à des scènes tour à tour fastueuses et charmantes.

Rien n'a été négligé pour donner aux reconstitutions de la Vienne impériale tout l'éclat nécessaire. Pourtant, le luxe de la Cour de Marie-Thérèse, la richesse du palais n'intimideront pas la petite paysanne. Elle saura se faire épouser par son beau séducteur — même s'il n'est pas le prince qu'elle a cru — et elle retournera vers le beau ciel de Transylvanie, parmi les paysages farouches et grandioses où elle a vécu sa belle aventure.

Marika Rökk, sans doute, n'a pas fini de nous étonner ! Des dons si divers et toujours brillamment exploités, ne l'empêchent pas d'être une comédienne parfaite, et l'on en trouve peu sans doute unissant à tant de talents un entrain endiable qui est le charme de la vraie jeunesse...

Pierre ALAIN.



Ph. Archives.

« Allo Janine... » ou les joies de la danse...



« Cora Terry », un double rôle : une preuve de la variété de ses dons.

Marika est devenue « la petite danseuse américaine ». Elle aura tôt fait, pourtant, d'imposer sa personnalité. Elle danse. Au fait, pourquoi ne chanterait-elle pas ? Au travail ! Après les jambes, la gorge. La voix sera aussi pure, aussi souple que les pas sont aisés, gracieux. Cette jeune fille a décidément du « paprika dans le sang », comme on dit à Budapest...

Elle a maintenant dix-huit ans, mais elle est passée grande vedette d'opérette. S'arrêtera-t-elle en si bon chemin ? Ce ne serait pas la connaître. Après le chant, le sport. Elle monte à cheval, nage comme un poisson, fait du trapèze volant. C'est l'artiste universelle et la voici au Cirque de Budapest en 1934, jouant, dansant, chantant, jonglant, tour à tour ballerine, divette, acrobate, tenant tous les rôles, tous les emplois, devant un public délirant d'enthousiasme.

On pense bien que les producteurs n'allaient pas la laisser tranquille. Maintenant, c'est la grande firme allemande, la U. F. A., qui lui offre un splendide contrat et veut en faire la « fée dansante de l'Europe ». Un obstacle pourtant : Marika ne parle pas l'allemand. Qu'à cela ne tienne, elle l'apprendra. Sans quitter pour cela les planches, elle pâlit sur la grammaire, répète ses ballets en même temps que son vocabulaire. En six mois, elle parle l'allemand comme sa langue maternelle. Et voilà, par le moyen du cinéma, Marika Rökk à la conquête du monde.

Son premier film est *L'Etudiant mendiant*, où elle joue un petit rôle. Mais là encore, elle grimpe les échelons quatre à quatre. Elle force la réussite et c'est à son



Henri Decoin

à la recherche de ses "Inconnus"

D'ABORD, quel âge as-tu ?

— Dix-huit ans.

— Tu as déjà tourné dans *La Guerre des gosses*, *Claudine à l'école*.

— *Les Disparus de Saint-Agil*, *L'Enfer des anges*.

— Des rôles de gosses. Est-ce que ça te plairait, maintenant, d'avoir un rôle de jeune homme ?

— Je vous crois ! J'en ai assez des rôles de titis...

— Un rôle de jeune homme un peu inquiétant ?

— D'accord.

— Antipathique ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, assieds-toi près de moi, sur le bras du fauteuil, et écoute...

Nous sommes dans l'appartement d'Henri Decoin, à Neuilly.

A dix heures, un jeune garçon a sonné.

— Monsieur Decoin, s'il vous plaît ?

— Vous avez rendez-vous ?

— Oui, M. Decoin m'a convoqué.

C'est Mouloudji.

Mouloudji, vous savez, c'est ce gosse que vous avez remarqué à l'écran, avec ses cheveux en broussailles, son nez rond, sa lippe un peu boudeuse et ses yeux vifs qui savent si bien devenir tendres ou suppliants.

C'est ce type de gosse poussé sur la zone et qui doit se défendre tout seul contre la vie, contre la faim, contre le froid, contre les hommes, contre les lois, contre tout.

Il a terriblement grandi, Mouloudji. C'est un grand garçon, maintenant.

Un grand garçon qui voudrait aborder d'autres rôles, des rôles à sa nouvelle taille d'homme.

— Je ne peux rien te promettre encore, lui a dit Henri Decoin à son arrivée, mais je cherche un garçon à qui je puisse confier un rôle délicat dans *Les Inconnus dans la maison*, que je vais tourner le mois prochain. J'ai pensé à toi et je t'ai convoqué pour savoir si tu sentais le personnage. Si ça colle, tu auras ton contrat...

En quelques minutes, en quelques phrases, Decoin a raconté le scénario à Mouloudji.

Tu fais partie d'une bande de jeunes gens qui jouent aux gangsters. Il y a, dans l'équipe, des fils de famille ; toi, tu es vendeur dans un Prisunic, à 450 francs par mois. Presque tous les autres n'ont aucune excuse à se dévoyer ; s'ils le font, c'est par snobisme, par goût du vice ; toi, tu as une excuse : 450 francs par mois... Tu vois le personnage ?

— Oui.

— Un homme est tué. On arrête un des membres

Photos Nicolini-Le Studio.

« Moi aussi j'aurais voulu être courageux. Ça ne s'est pas trouvé, j'ai la frousse et ça se voit... » Mouloudji joue Luska, un petit vendeur des Prix-uniques.



Voilà le scénario. Le découpage, les dialogues, tout est prêt.

de la bande. Aux Assises, l'avocat l'accuse brusquement... Tu te défends... Tu n'ies...

Decoin feuillette le scénario.

— Tiens, tout ton personnage est dans cette réplique... Ecoute, tu parles d'un de tes complices : « Oui, il a toujours eu du cran. Un coup de chance, quoi... Il est né comme ça. Moi aussi, j'aurais voulu être courageux. Ça ne s'est pas trouvé, j'ai la frousse et ça se voit... » Dis-moi cette réplique...

Mouloudji réfléchit et parle.

Il a pris soudain une voix un peu traînante, sourde... Son visage s'est modelé sur sa voix... Ses yeux se sont brusquement ternis... Mouloudji a disparu. C'est Luska qui parle, c'est le personnage du roman de Simenon qui vient instantanément de vivre en quelques mots.

C'est ça, tu as pigé !

Quelques autres répliques encore. Decoin approuve, fait la moue, corrige une attitude, la mime, la rectifie et s'épanouit enfin.

— Ça y est, tu es dans le bain. C'est ça que je veux. Tu as compris. Mouloudji est ravi.

— Tu sais, si tu as le rôle, il faudra que tu joues ça à la perfection, parce que tu auras devant toi un grand acteur...

— Qui ?

— Raimu...

Mouloudji saute de joie.

— C'est vrai ?

— La scène capitale du film, aux Assises, se joue entre Luska et lui.

— Et vous croyez que ?...

Decoin sourit.

— Un peu de patience, Moulou, je vois en ce moment une dizaine de garçons par jour et je dois leur donner leur chance, à eux aussi.

— Mais... j'ai la mienne ?

— Tu le sauras bientôt...

Decoin regarde Mouloudji. Il sait que ce jeune homme s'est taillé tout seul, à force de volonté et de courage, sa petite réputation qui ne demande qu'à grandir.

Il sait que ce gosse a vraiment eu froid et faim et qu'il a tout sacrifié pour devenir acteur.

Decoin, lui aussi, s'est « fait » tout seul. Lui aussi il a travaillé, lutté, combattu avant de devenir aujourd'hui un de nos plus brillants metteurs en scène.

Decoin sourit à ce jeune homme, à son enthousiasme, à ses dix-huit ans.

Il sourit à ce jeune homme auquel il vient de donner un « premier rendez-vous »...

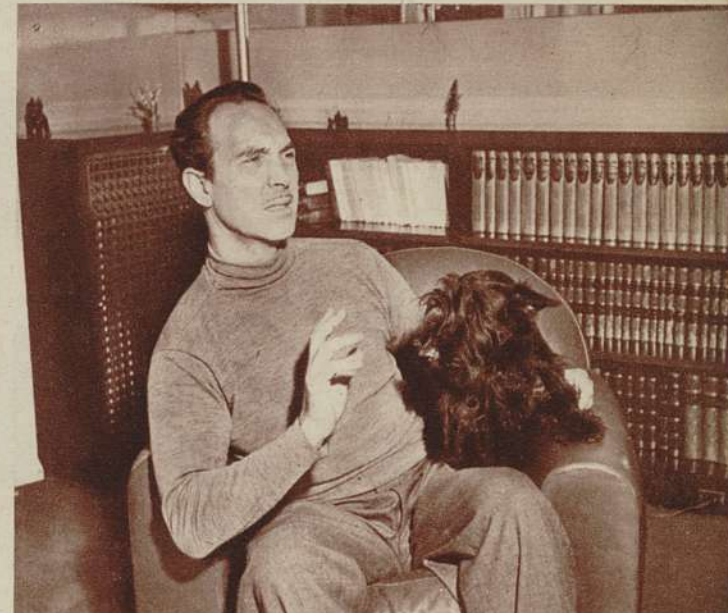
...avec la chance...

JEANDER.

Là, ça y est ! Tu as pigé... C'est exactement ce que je veux.



« Je jure, monsieur le Procureur, que je suis innocent... »



Tss... tss... Non, ce n'est pas ça du tout... Recommence...

« Je jure, monsieur le Procureur, que je suis innocent... »





Il y a de la joie A LA FERTÉ ALAIS !

Sur le perron de la Michaudière, les enfants ont donné une aubade aux officiels qui sont venus les visiter.

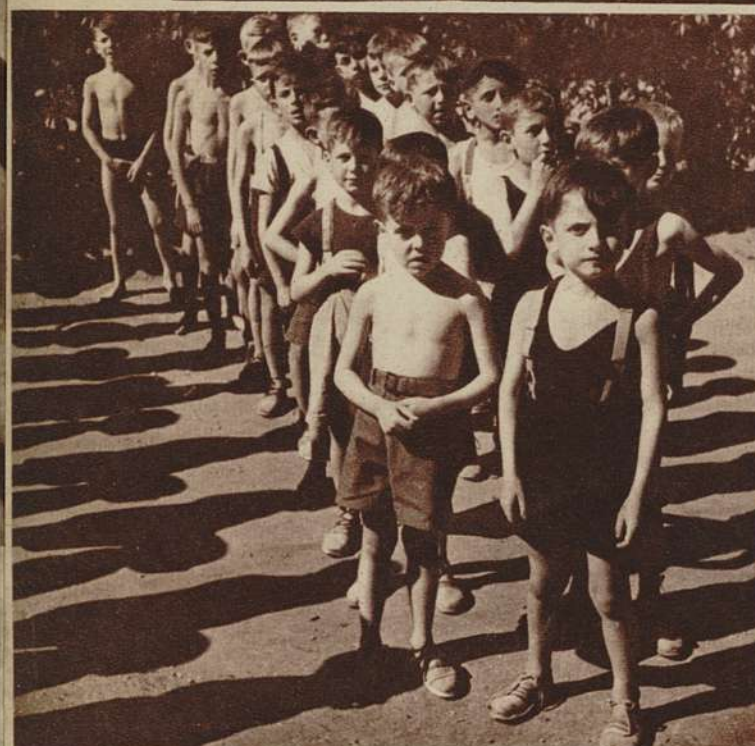


Le moniteur est bon enfant, aussi cette petite lui fait un beau sourire.



Quand MICHÈLE ALFA se repose

LES cheveux blonds, un regard bleu, une bouche parfaite, un visage clair. Michèle Alfa... Des mains fines et adroites qui savent souligner les mots sans appuyer, un corps jeune et souple, des jambes nerveuses que le ski a galbées... Jolie fille, très jolie fille, Michèle Alfa... Avec un je ne sais quoi de volontaire et de décisif dans son attitude, sa démarche, ses gestes et cette voix sûre d'elle qui cherche moins à vous plaire qu'à vous persuader. Une actrice. Une vraie. Une actrice qui a le théâtre dans le sang et le cinéma dans les veines. Mes chagrins d'amour, dit-elle, ce sont les pièces que j'ai eu envie de jouer et que je n'ai pas pu jouer... Elle est chez elle. Elle a congé. Son metteur en scène lui a donné deux jours de repos pendant lesquels on tournera les scènes où elle ne figure pas. Pendant quarante-huit heures, Le Pavillon brûle se consumera sans elle... Michèle Alfa est de bonne humeur car elle est heureuse de quitter deux jours son rôle épuisant. En effet, dans Le Pavillon brûle, elle joue le rôle d'Odette, une jeune surintendante d'un des ingénieurs qui, lui, ne l'aime pas... Ce qui donne l'occasion de donner à l'écran toute la mesure de son talent. Malgré le téléphone qui l'a réveillée trois fois dans la matinée. Malgré ce ciel avarié de soleil et prodigue de nuages. Malgré le reporter qui l'observe, lui pose mille questions et regarde autour de lui avec sans-gêne... Joli, ce divan de satin vert... Curieux, ce petit secrétaire provençal avec son petit tabouret à deux pattes... Ravissante, cette grosse lampe blanche toute enguirlandée de fleurs de couleur... Et ça, qu'est-ce que c'est, mademoiselle ? « Ça », c'est un minuscule cadre où est écrite en belles gothiques une phrase en vieux allemand : « So wat du wullst. Di lud snackt doch. » Qu'est-ce que ça veut dire ? — Eh bien ! voilà : « Fais ce que bon te semble. Les gens jaseront toujours. » Très Michèle Alfa, cette philosophie narquoise et un peu désabusée... Dites-moi ! serait-ce indiscret de vous demander votre emploi du temps d'aujourd'hui, puisque vous avez congé ? — Oh !... j'ai peu de choses à faire... Voyons, je dois aller chez mon coiffeur, chez mon avocat, faire quelques achats, poser chez mon photographe, écrire quelques lettres, voir la projection des premières scènes du Pavillon, passer chez ma couturière, aller à... — Jamais vous n'arriverez à faire tout cela ! — Mais si... — Ce « mais si... » a été dit par Mlle Jacqueline Sauveur, secrétaire et amie de Michèle Alfa. En attendant, à elle le téléphone, les factures à payer, les rendez-vous à noter et les admirateurs abusifs à éconduire... Une ravissante cerbère, d'ailleurs, qui restera sans doute plus longtemps l'amie de Michèle que sa secrétaire puisqu'elle aura, elle aussi, sa carrière d'actrice à faire... Elle dédicace des photos d'une main, téléphone de l'autre et doit en avoir une troisième puisqu'elle a trouvé le moyen de s'habiller et d'être déjà prête à sortir. — 11 heures, déjà ? Vite, il faut que je me sauve... Le photographe... l'avocat... le coiffeur... la couturière... — Et le déjeuner, Michèle, n'oubliez pas le déjeuner... — Sois tranquille, je serai là à midi et demi... Car Michèle Alfa doit déjeuner aujourd'hui avec un invité très tendre qui l'admire beaucoup et qu'elle aime gentiment. Il s'agit de M. X. (ne soyons vraiment pas trop indiscret...) qui est non seulement un homme charmant, mais qui a sur tous les autres admirateurs de Michèle le gros avantage, l'énorme supériorité, l'écrasant privilège et le gigantesque prestige... d'être boucher de son état... JEANDER.



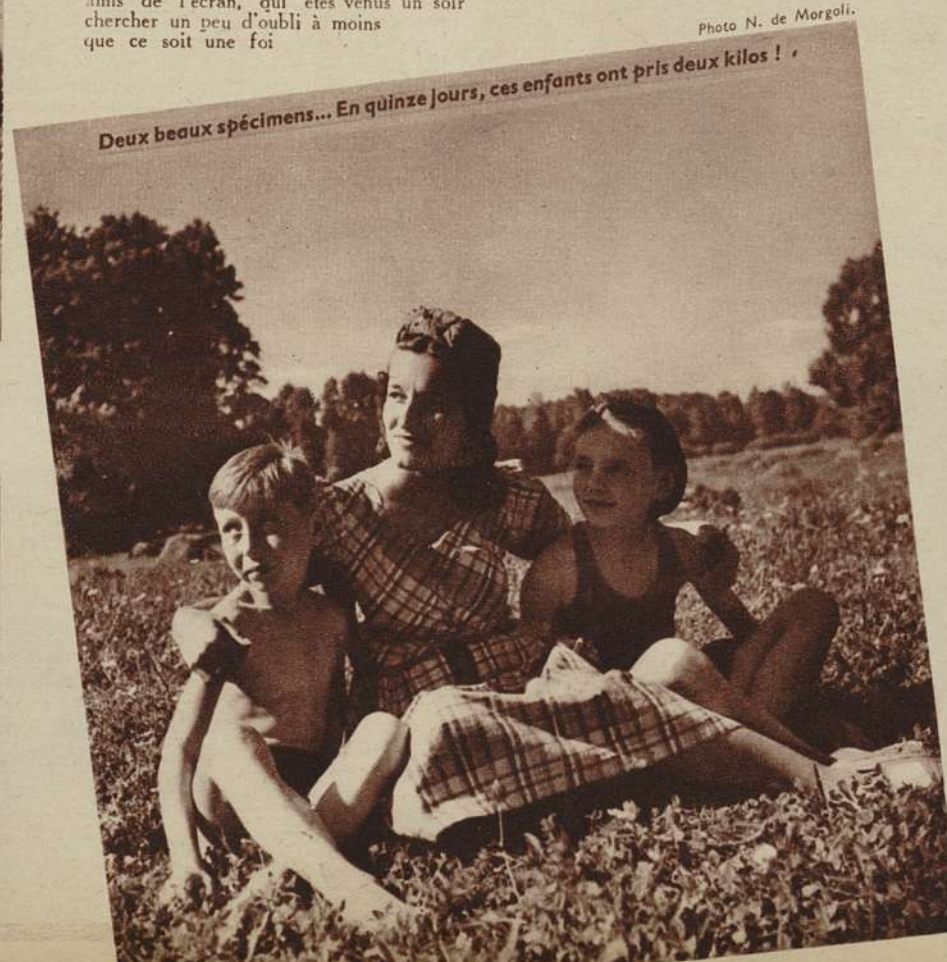
Oh, qu'il fait bon sous le soleil !



Voulez-vous goûter à l'ordinaire de nos enfants ? Le Docteur Diehrich, M. Raoul Ploquin et M. Paulvé ne se font pas prier.



Dans le dortoir des filles... Il y a une poupée qui attend sa petite maman.



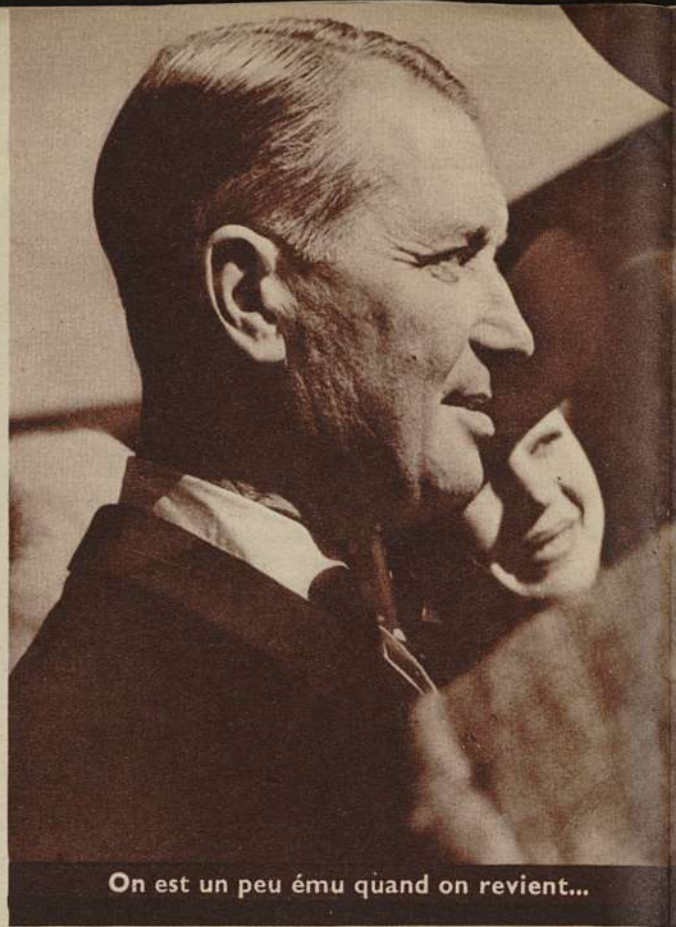
Deux beaux spécimens... En quinze jours, ces enfants ont pris deux kilos !

nouvelle vers les images bondissantes des salles obscures... Ces enfants n'appartiennent pas à des classes riches, ce ne sont pas des fils de vedettes... des enfants choyés d'étoiles... non, ils sont de la classe la plus humble de l'industrie du film, celle qui travaille dans l'ombre... ceux qui traitent la pellicule, ceux qui posent les décors ou les peignent, ou bien encore, ceux mêmes, pendant que vous tressaillez au passage des images qui sont prisonniers dans une cabine de projection étroite et sans air... Ces enfants sont les leurs... Ils sont arrivés par un jour maussade d'août. Ils étaient pâles ; ils étaient anémiques... Ils avaient sur eux la crasse pesante des trop hautes maisons de la capitale... Et lumineux... Lever 7 h. 30... Avec eux revivre notre enfance !... Déjà, l'air sent le miel et toutes les abeilles des ruches voisines sont dans la bruyère... Fenêtres grandes ouvertes !... Comme le ciel entre à pleins bords... au loin, les collines sages du paysage reposé ont encore un peu de brume, mais le parfum des bruyères arrive jusqu'à nous ! Douche à grande eau claire... Voilà le réfectoire... si clair... Du chocolat fume dans les bols, du pain grillé, du beurre... Les voilà tous maintenant qui s'en vont en chantant dans le parc qui paraît sans limites. Leurs jeunes poumons se dilatent... Sous la bonne conduite du moniteur Raquin, ils cabriolent à saute-mouton, font des moulins à pleins bras, battent l'herbe à pleins muscles... Et ce sont des cris, des rires, des jeux... Et j'ai interviewé Mlle Sophie Gulman, 10 ans, et son compagnon, Jacques Dewanin, 9 ans, qui sont à n'en point douter les vedettes, le Couple Idéal de cette oasis, car en quinze jours, ils ont pris chacun 2 kilos... Je sais bien que lorsqu'il châteaue étonnant, j'ai eu un long moment, bien après qu'au détour de la route ait disparu cette merveilleuse demeure qui, il y a deux r... encore, était endormie, nue, vide, je suis sûr que chacun de nous, n'est-ce pas, docteur Diehrich, n'est-ce pas, monsieur Ploquin, n'est-ce pas, monsieur Paulvé, nous entendions encore le dernier refrain de cette enfance heureuse ? « Bonhomme, tu n'es pas maître dans ta maison ! » La Michaudière !... Un miracle : la campagne a crevé l'écran ! Pierre HEUZÉ.





Le premier geste de Maurice Chevalier a été d'embrasser celle qu'il appelle sa "Mama."



On est un peu ému quand on revient...



Quelques minutes avant l'arrivée, Maurice prépare le sourire qu'il dédiera à Paris.

Bonjour Paris!

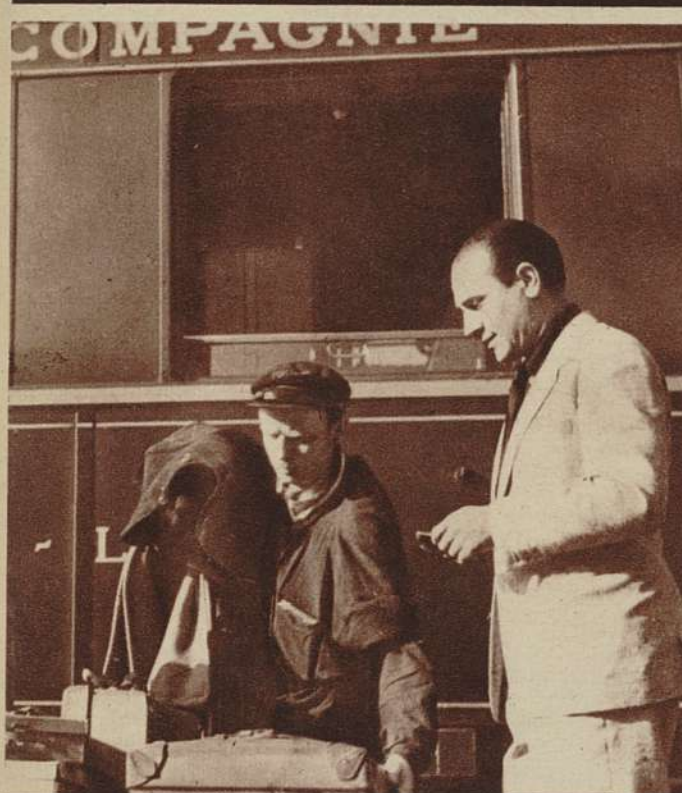
VIVIANE ROMANCE avait donné le signal... Et cette semaine, chaque train de Nice, de Marseille, de Lyon, ramenait son chargement de vedettes. Sur le quai, photographes et reporters ensommeillés se retrouvaient et se consolait les uns les autres de leurs attentes déçues.

— Pour ce matin ?
Madeleine Sologne, rousse, mince, charmante a eu la première gerbe de glaïeuls rouges, car ce sont des glaïeuls rouges que, avec une persistance digne d'éloges, producteurs et journaux s'entendaient à apporter... Le lendemain on attendait Maurice Chevalier et Tino Rossi... Rien ne vint. Mais à la gare Montparnasse, Victor Boucher revenait de Bagnoles-de-l'Orne.

Le surlendemain, Chevalier, bronzé, magnifique, heu-



C'est un fiacre qui attendait Victor Boucher à la gare Montparnasse.

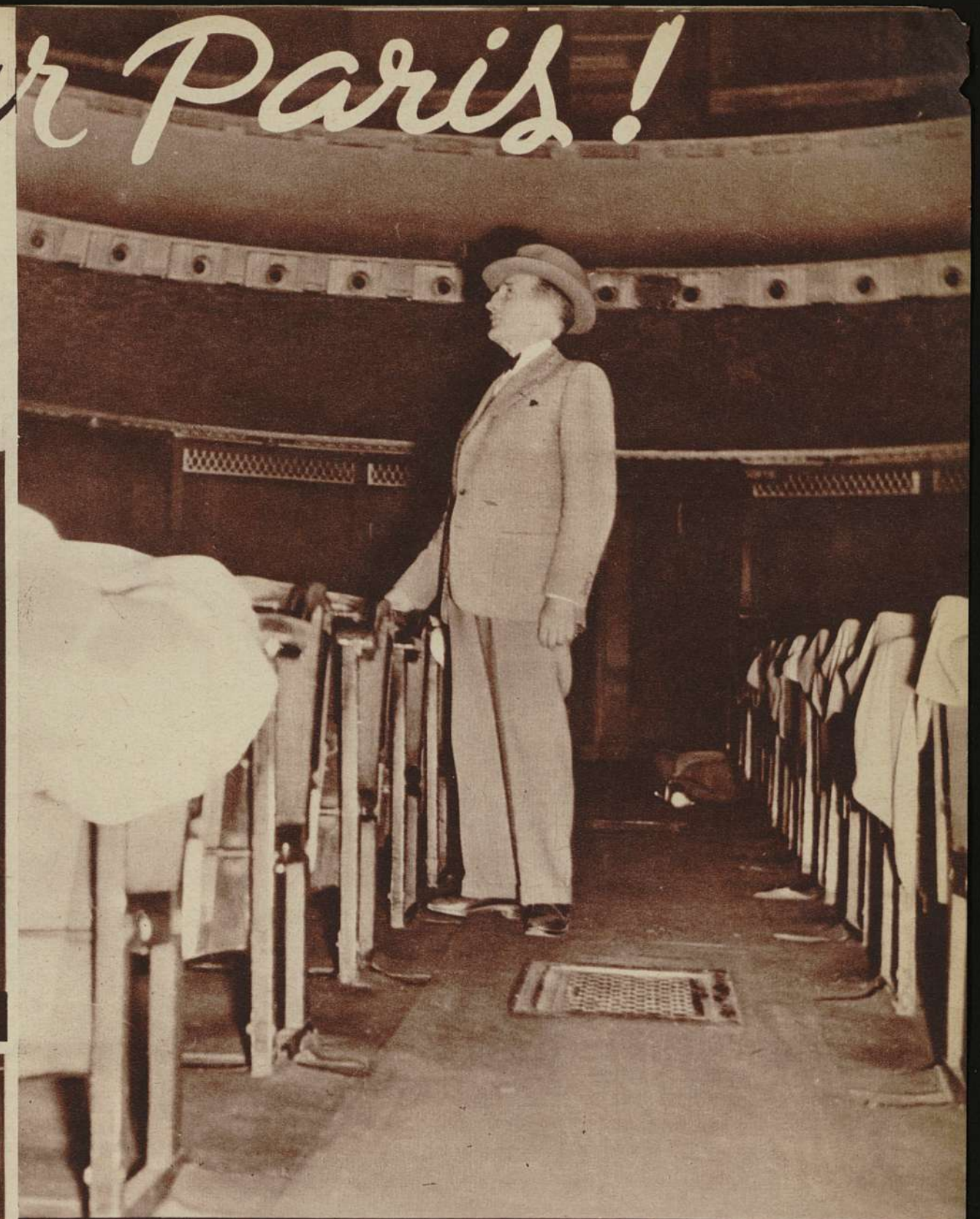


Quel embarras ces bagages ! Soucis de célibataires !

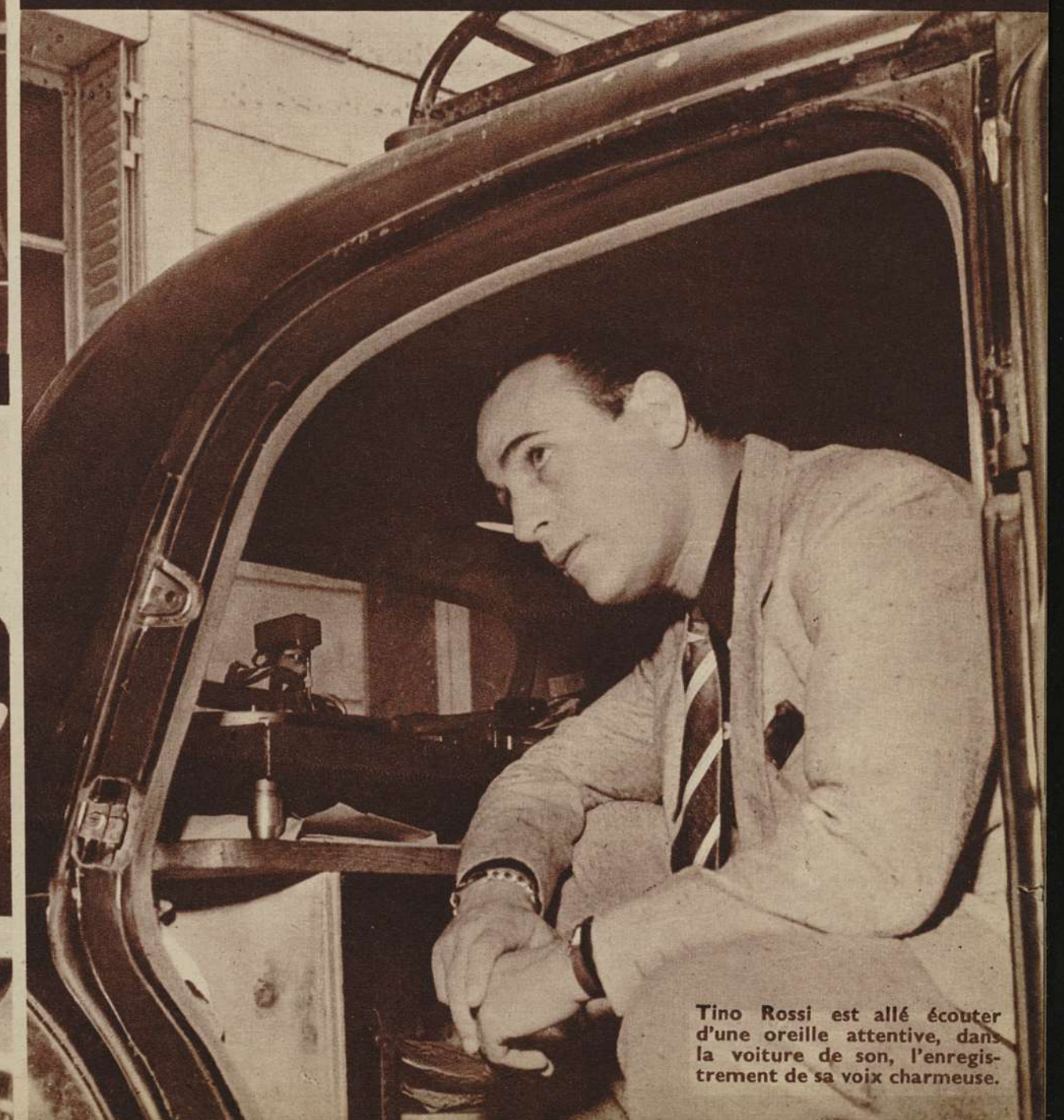
Tino Rossi enregistre au Bureau de la Production son petit speech de Bienvenue à Paris !



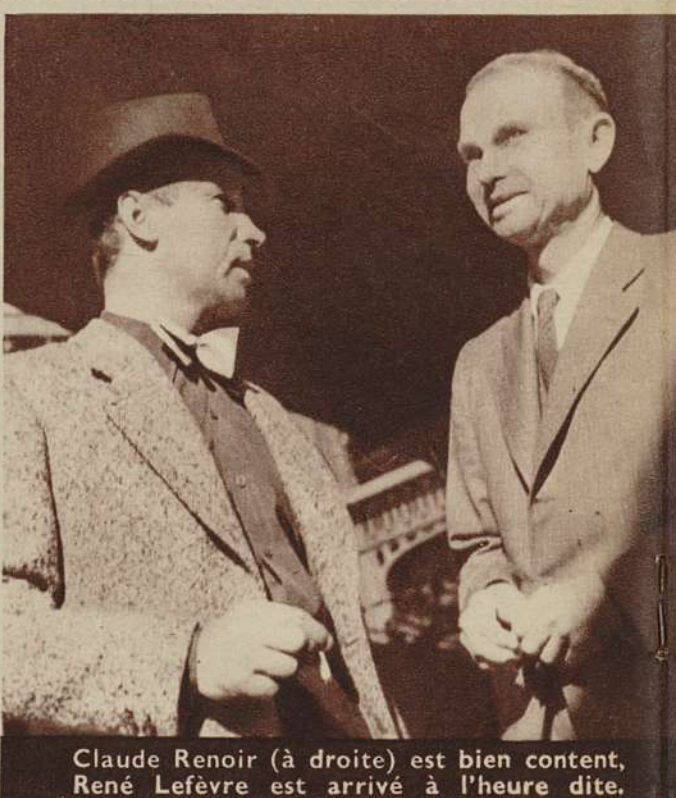
Tino Rossi est allé écouter d'une oreille attentive, dans la voiture de son, l'enregistrement de sa voix charmante.



Le premier geste de Victor Boucher est d'aller voir son théâtre. Il a repris l'attitude classique que vous connaissez.



René Lefèvre s'est rendu à Maisons-Laffitte pour embrasser "Victor le Salutiste", en qui il a mis tous ses espoirs pour l'avenir de la race chevaline.



Claude Renoir (à droite) est bien content, René Lefèvre est arrivé à l'heure dite.

reux, descendait du train, accueilli par son producteur M. Paulvé, M. Henri Varna et le charmant sourire de Marie Déa, sa partenaire...

Sur le même quai, Lucienne Boyer et Jacques Pills complétaient le programme...

Jamais music-hall n'aura une si belle affiche. Le lendemain, Tino... impatient et un peu sombre, débarquait à son tour...

Il attendait une magnifique voiture verte qui l'enleva rapidement aux jeunes filles qui commençaient à s'attrouper...

C'est du même train que René Lefèvre était descendu. D'un air absorbé, il comptait ses valises... et au Buffet de la gare, Paulette Dubost, Claude Renoir et un petit vin blanc l'attendaient...

Nous avons eu la curiosité de savoir ce que chacun avait fait... C'est ce que notre reportage vous apprendra.

REPORTAGE M. ROUTIER. PHOTOS N. DE MORGOLI.

LEUR PREMIER GESTE

Miroir de la Vie

DISTRIBUTION

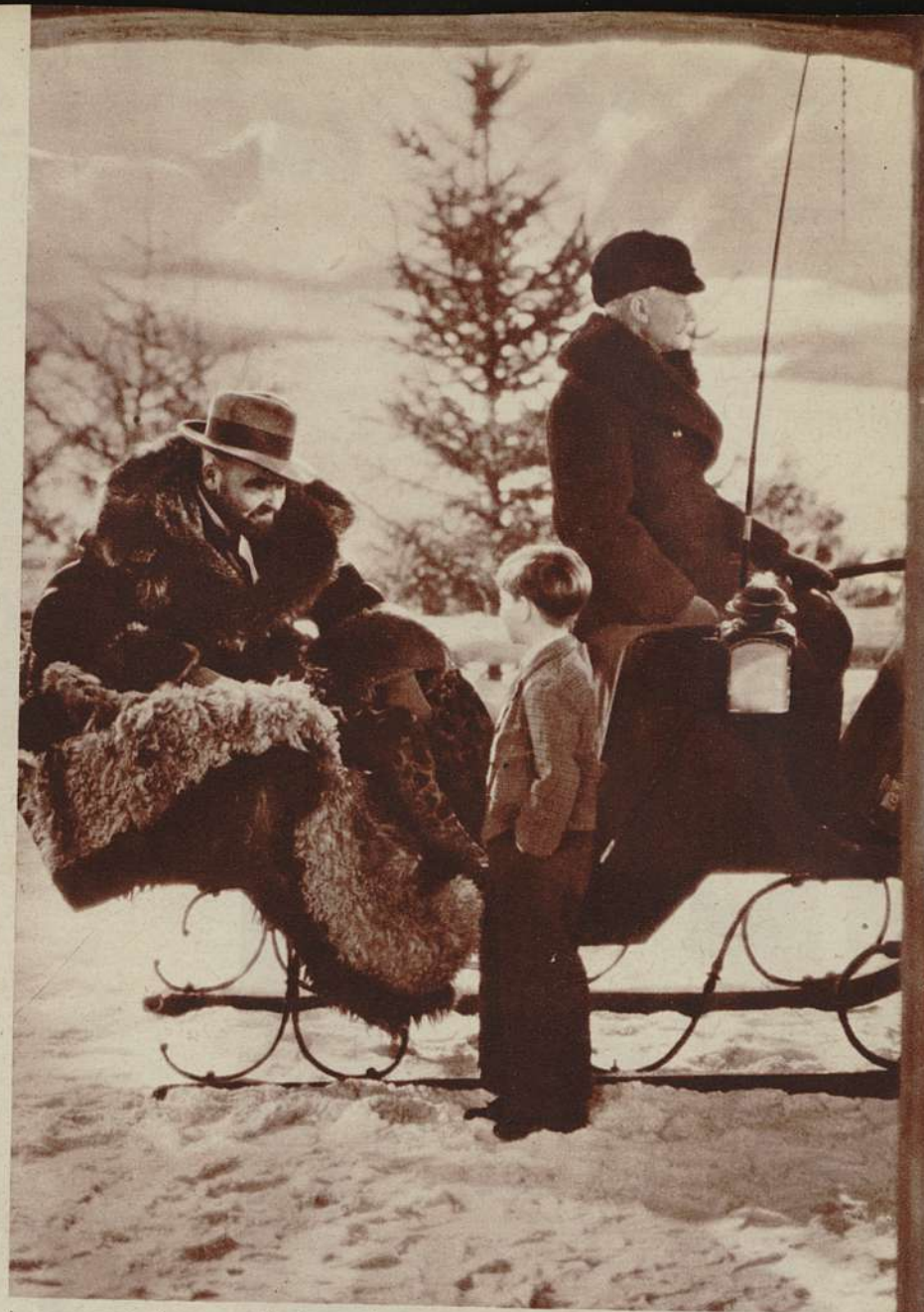
HANNA Paula Wessely
KARFREIT Peter Petersen
PETER Attila Hörbiger
LIESL Jane Tilden
ERICH Walter Szurovy
Professeur TLUSTY Raoul Aslan

Lorsque le professeur Tlusty entra dans l'amphithéâtre pour faire son cours, il aborda tout d'abord un sujet qui lui tenait à cœur : « La lutte contre la fausse

médecine », la médecine des guérisseurs et des rebouteux, qu'il considérait comme un grave danger pour l'avenir de la science à laquelle il consacrait sa vie.

Il avait une raison pour cela. Il venait d'apprendre qu'une de ses élèves s'étant luxé la cheville au cours d'une promenade en skis, avait fait appel à un rebouteux. Sa colère était grande. Les mots qu'il employa pour prêcher une fois de plus la croisade contre des pratiques qu'il réprouvait, furent particulièrement violents, et l'assemblée, conquise par ses raisons, l'acclama.

Le docteur Paul Eberlé, on se trouvait là, fit mieux. Il prit la parole pour demander à son tour le vote rapide d'une loi condamnant à une peine sévère de prison, tout



homme surpris à exercer illégalement la médecine.

J'espère que tout le monde est d'accord avec moi, dit-il.

— Oui, crièrent tous les jeunes gens réunis autour de leur maître.

— Non, fit une voix.

C'était celle d'Annie Karfreit, jeune étudiante que Paul Eberlé considérait déjà comme sa fiancée. Elle se leva et, dans un silence hostile, défendit avec véhémence ceux qui, à défaut de science, ont néanmoins le pouvoir d'apaiser la souffrance humaine.

Paul était atterré et, lorsque l'amphithéâtre se fut vidé de ses occupants, il lui demanda anxieusement la raison de son attitude.

— Pourquoi, lui demanda-t-il, m'avez-vous combattu pour défendre cette cause indéfendable ?

Elle se tut. Annie avait une raison qu'elle ne pouvait pas révéler. Lorsque son père, riche bijoutier de Vienne, quittait le soir son magasin, il se rendait à son laboratoire où, en cachette, il soignait les malheureux qui venaient lui demander la guérison. Il connaissait l'art de déceler dans les yeux de ses clients, « Miroirs de la vie », les maladies dont ils souffraient.

Paul Eberlé ignorait cela. Ce fut au cours d'un dîner qu'Annie avait organisé chez elle, entre amis, qu'il découvrit la vérité. Le père d'Annie était sorti, lorsqu'une cliente vint ré-

clamer, pour sa mère malade, un médicament dangereux qui lui fut refusé. Elle supplia, menaçait, et le ton de la conversation ayant monté, Paul, inquiet, apparut et comprit de quoi il s'agissait.

Le dîner si bien commencé se termina fort mal. Bouleversée, Annie pria ses amis de la laisser et, une fois seule, courut porter à la malade le médicament qu'elle espérait. C'est là qu'elle fut surprise par un médecin qui, appelé par une voisine, comprit qu'Annie, quoique étudiante, se permettait d'exercer la médecine et fit un rapport à l'Université. Cependant, grâce à Paul Eberlé qui sut la défendre devant le conseil de discipline, Annie ne fut pas obligée d'abandonner ses études. Un simple blâme fut sa punition. Mais un dilemme plus grave allait la déchirer, son fiancé lui ayant demandé de choisir entre son père et lui.

Elle suivit son père. C'était pour elle un douloureux sacrifice, car Paul était plus que son fiancé. Il était aussi le père du petit être qui commençait à vivre, en secret, dans son sein. Elle partit et, dans la solitude d'un chalet montagnard, se consacra uniquement à l'enfant qui allait naître.

Mais le hasard est un grand maître, et grâce à lui, l'enfant naquit entre son père et son grand-père, enfin réconciliés.

Didier DAIX.



— Allo ! c'est toi, mon petit... Ah ! tant mieux... L'homme respire profondément, soulagé d'une angoisse qui pouvait devenir un remords...

— Et la roche ! Magnifique... Ah ! Il rit... Mes compliments à ta femme... Au revoir...

— Allo... Allo... Varin ! Ça va être à toi dans une minute.

Il ferme les yeux, convulsé, crispé, tendu vers un bruit effroyable qui va déchirer l'air...

On sent, on sait que des morts, des vies se jouent... qu'efforts ou calculs ne sont plus rien...

Un coup de dés entre deux géants décidera...

Des hommes sont prisonniers de cette roche. Une explosion les délivrera ou les tuera...

— « Coupez »... Les lumières s'éteignent.

Jean Marchat — car c'est Jean Marchat, cet ingénieur épuisé, le visage luisant d'anxiété et de fatigue, — a fini de tourner.

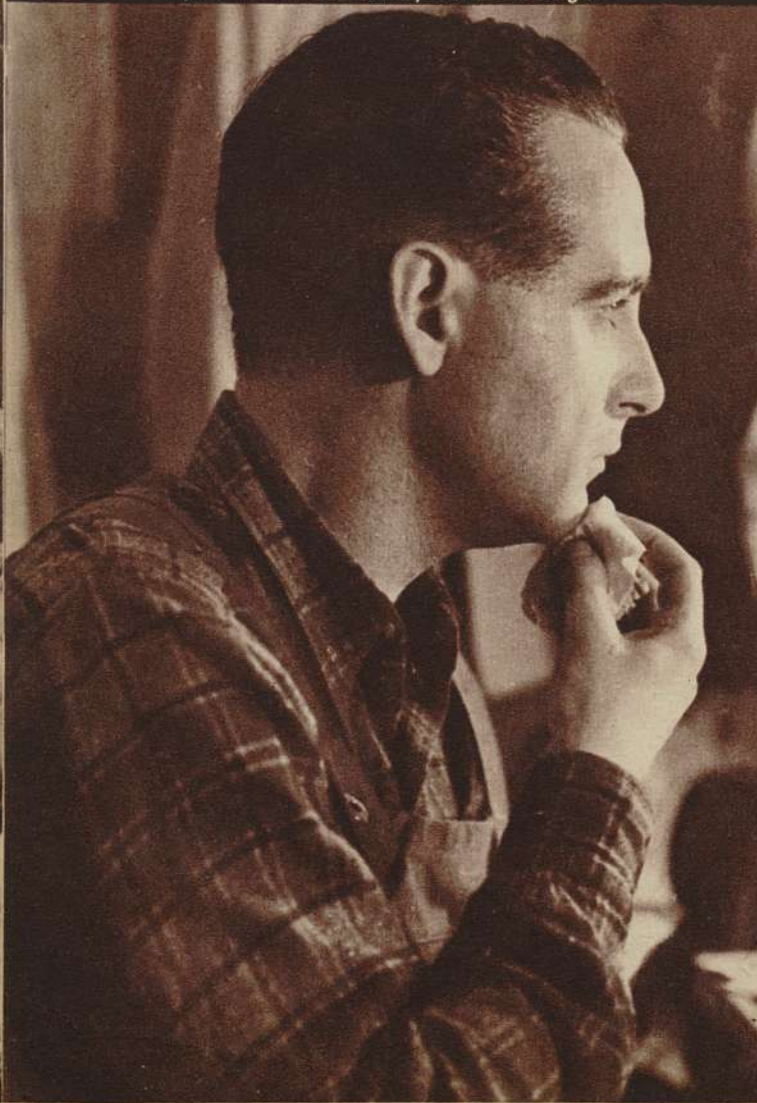
La loge où il se démaquille, se ferme sur lui, l'isole du plateau bruyant...

Sur son masque tendu naît un visage doux, d'enfant calme, un peu nerveux...

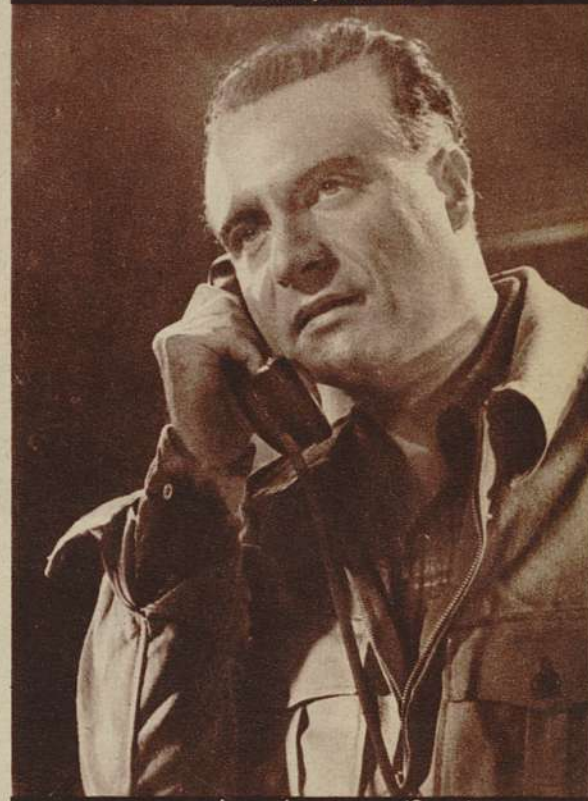
Je me souviens de ses anciens films.

Comme il est resté le même et comme il a changé...

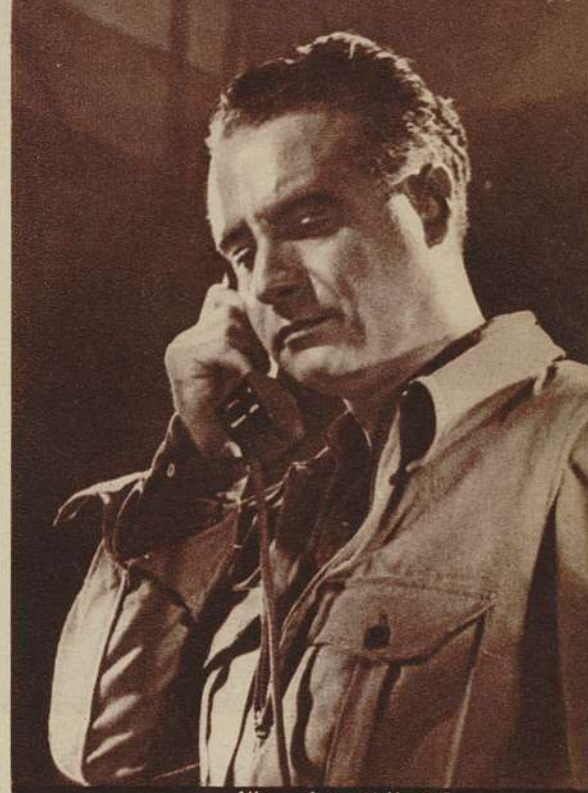
Jean Marchat se démaquille dans sa loge.



— Allo, c'est toi ?



— La roche est magnifique !



— Allo... c'est toi Varin ?

— C'est ce qui explique que j'ai depuis six ou huit ans quitté un peu le cinéma...

« J'étais jeune premier fantaisiste, puis j'ai voulu jouer des rôles d'homme... Je suis entre temps revenu au théâtre, et moi qui ai tourné huit films, je ne trouve devant la caméra avec une âme de débutant... »

Elena Labourdette, au visage, aux cheveux, aux yeux couleur de pain doré, applaudit et rit d'un joli rire luisant...

— Oh ! oui ! j'ai retrouvé des tas de journaux où Jean était jeune premier ; on le montrait à 5 ans, à 6 ans, à 11 ans...

On publiait sa biographie.

Comme le public du cinéma est étrange...

Voilà un homme, jeune, beau, séduisant, qui tourne des rôles charmants, certes, mais sans profondeur particulière. On le fête, on l'encense, on l'entoure de cette cour inutile et nécessaire qui est l'apanage de la vedette...

Puis il renonce temporairement au cinéma, il revient au théâtre, joue un si grand nombre de pièces qu'il ne sait laquelle préférer, crée un Tartuffe qui restera un modèle, un « type », et le public abandonne l'amour futile qu'il lui avait donné, lui rend le respect qu'il dédia à tout acteur de cinéma.

Ce respect admiratif et déferent.

Comme si les images noires des écrans leur étaient plus proches que la réelle présence...

D'ailleurs, Jean Marchat, vedette du Pavillon brûle, ne veut pas être une vedette.

Il est unanime.

Il aime les films d'équipe comme celui qu'il tourne où chacun, une minute ou une heure, supporte à lui seul le poids du film entier...

Cet homme doux, tranquille, s'anime en cherchant des sujets, en rêvant des films ou des pièces d'atmosphère, d'équipe, d'union...

Elena Labourdette, la rieuse, écoute toute sérieuse...

Je l'écoute aussi... ce curieux acteur qui semble dégager en parlant une espèce de philosophie du cinéma.

Photos N. de Maripoli et du film.

F. ROCHE.

— Ça va être ton tour...



Qui a tué ?



UN GRAND FILM FRANÇAIS

ANDRÉ LUGUET... SENTERRE, un prince du music-hall, grand magnat du spectacle. Il dirige un trust de salles, monte ses revues avec un luxe inouï, auditionne des artistes...

Élegant et racé, sûr de lui-même, exigeant et parfois dur, il a gagné son rang, le premier, à la force des poignets. Le temps est loin où Senterre mangeait les derniers deniers de sa fortune et songeait, ruiné, dans l'hôtel délabré de ses ancêtres.

Maintenant, l'argent vient à lui, les artistes les plus fameux n'ont qu'un désir : paraître dans ses spectacles.

Mais il ne se laisse pas influencer. Il sait ce qu'il veut et où il va.

JEAN CHEVRIER... PERLONJOUR... Le destin l'a conduit sur la côte brûlée du Sénégal.

A Dakar, courageusement, il s'est mis à l'œuvre. Il a tenté bien des métiers. Mais les circonstances et les hommes se sont tournés contre lui...

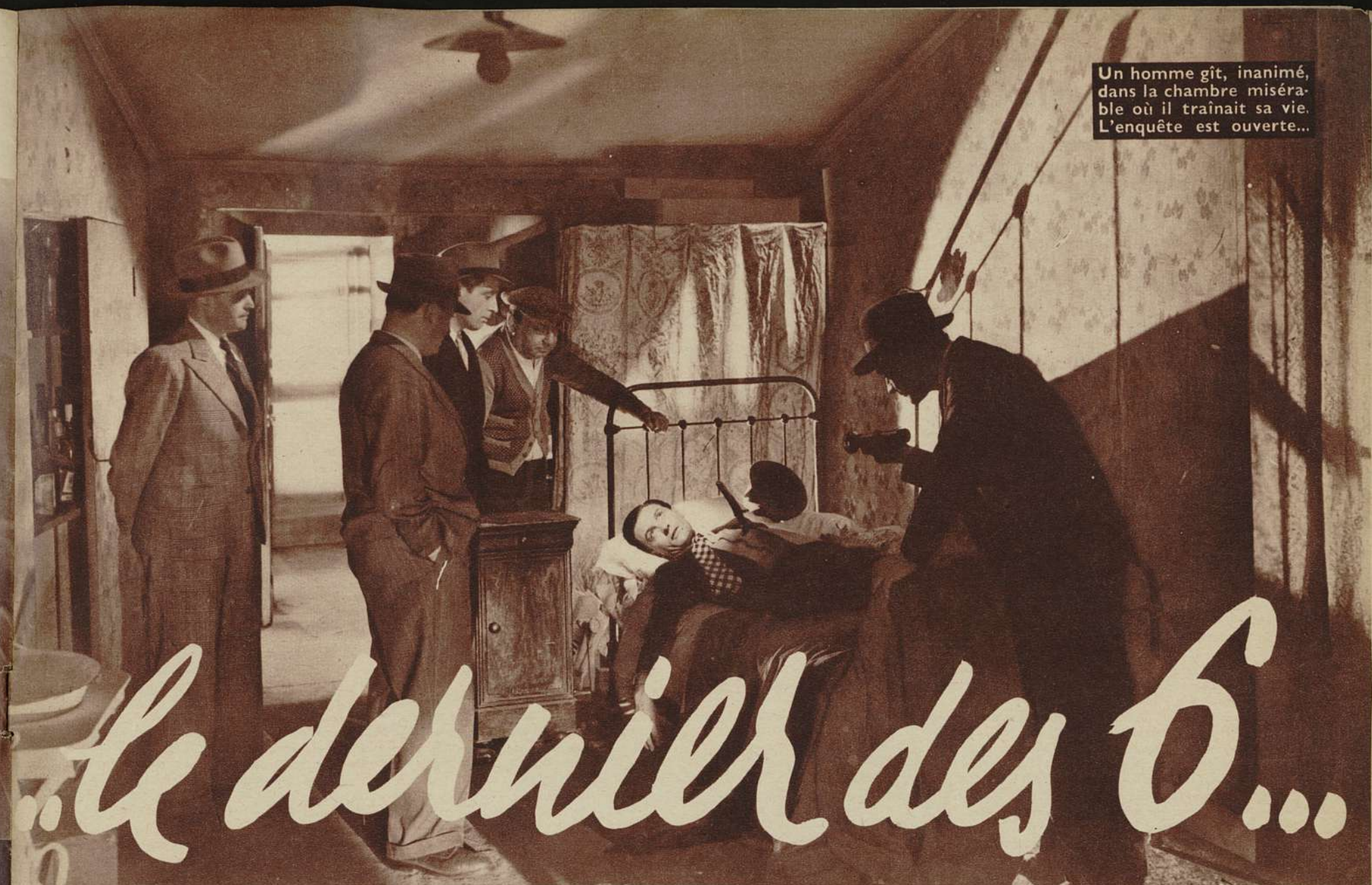
Il n'a pas réussi. Quand il reviendra à Paris, ce sera sans ressources, ayant perdu le petit pécule avec lequel il s'était lancé dans l'aventure.

L'amour ne lui a pas été plus favorable. Il a connu là-bas une artiste, Lolita, mais se croyant dédaigné, il l'a laissée épouser son ami Gernicot...

Lui s'est effacé.

Maintenant, il est trop tard pour tout.

Que fera-t-il de l'avenir ?



Un homme git, inanimé, dans la chambre misérable où il trainait sa vie. L'enquête est ouverte...

Le dernier des 6...

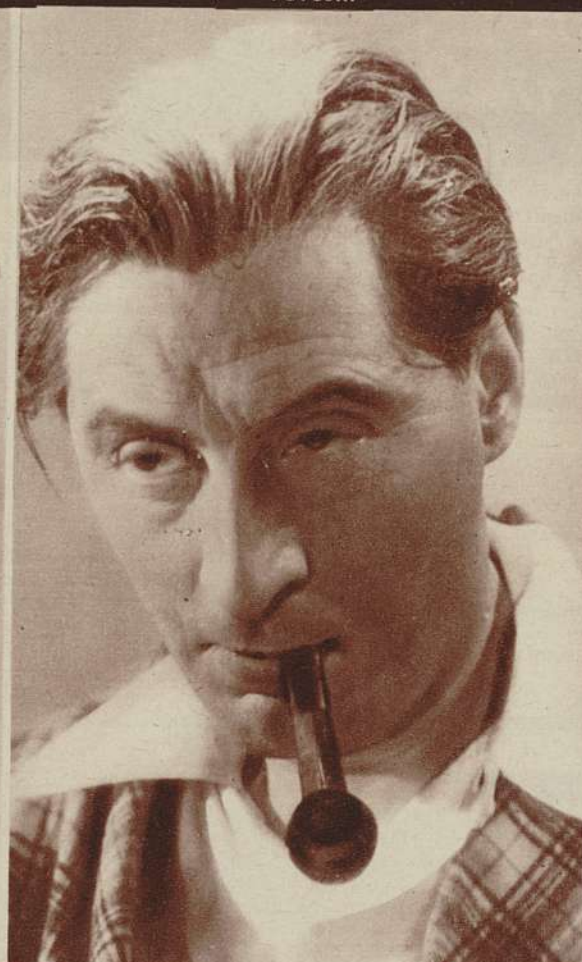
SENTERRE, celui qui a forcé la chance...

TIGNOL, le poète... la pipe, la fumée, les rêves...

PERLONJOUR, celui qui n'a jamais réussi...



GERNICOT, l'homme traqué, retour d'Afrique...



GRIBBE... un déclassé, une vie gâchée qui pouvait être belle...



Un autre drame va se jouer, celui des consciences... « Cherchez la femme ! » dit le proverbe.

DANS UN RÔLE COMPLÈTEMENT NOUVEAU, FRESNAY TIENT-IL LA CLEF DU MYSTÈRE ?

PIERRE FRESNAY... Commissaire Wens. De son vrai nom Wenceslas Vorobioïtchik.

Malgré une nonchalance d'allure qui le rend parfois suspect, il sait être élégant. Il a le regard vif et montre, quand il le faut, une ferme autorité sous des dehors désinvoltes.

S'il effectue une enquête, il tourne le dos à toutes les traditions et semble suivre l'affaire en amateur ou en curieux.

Alliant le cynisme à la fantaisie, il va, vient, questionne, écoute...

Michèle Alfa... Lolita... Une femme qui est allée elle aussi, de continent en continent, poussée par le destin ou peut-être par ses ambitions, ses désirs, ses passions.

En Afrique, elle a rencontré l'homme qui a su fixer sa vie, Gernicot. Mais l'aventure ne la lâchera pas si vite...

Dans un grand music-hall parisien, elle a créé un numéro sensationnel de tir à la carabine. Senterre, qui le présente, a apporté tous ses soins à cette réalisation.

La foule acclame... Le rideau tombe...

Mais dans une avant-scène un homme git, effondré...

Où est l'assassin ? Qui a tué ?

JEAN TISSIÉ... TIGNOL... Celui-là n'a guère changé ! C'était autrefois le rêveur de la bande, un être un peu hurluberlu, mais charmant, toujours dans les nuages, en compagnie des Muses.

Le geste nonchalant, la parole hésitante, il semble vivre à mi-chemin du rêve et de la réalité. Il a épousé une commerçante de Rouen, mais il est resté poète.

Fidèle à ses amitiés, il viendra à Paris pour revoir ses compagnons.

Il n'a pas réussi à l'égal de Senterre, mais il est sans envie et sans rancune envers le sort.

Quand son ami l'invitera au merveilleux spectacle qu'il vient de monter, Tignol s'y rendra avec une joie d'enfant.

Sait-il qu'un homme le guette dans ce luxueux music-hall où il vient, si confiant ?

LUCIEN NAT... GERNICOT... le jeune ami devant qui Perloujour s'est effacé à Dakar, alors que chacun d'eux sollicitait les faveurs de Lolita, une artiste en tournée là-bas.

Gernicot a épousé la jeune femme et c'est avec elle qu'il rentre en France pour le rendez-vous convenu cinq années auparavant.

Il a beaucoup changé depuis son départ. C'est maintenant un homme traqué. Se sent-il observé ?

RAYMOND SEGARD... NAMOTTE... Comme ses anciens compagnons, il accourait au rendez-vous, mais en rentrant en France, au cours de la traversée, il est tombé à la mer ! Accident ? La chose paraît invraisemblable. Suicide ?



NAMOTTE, le disparu, la première victime parmi les six ?...

Namotte aurait-il eu quelque raison cachée justifiant un tel geste ?

Diverses circonstances font croire à l'assassinat...

Qui donc avait intérêt à supprimer Namotte ?

GEORGES ROLLIN... GRIBBE... A celui-là non plus la vie n'a pas été favorable. Il est allé de déchéance en déchéance, tombant un peu plus bas, d'année en année. C'est maintenant un déclassé plus connu sous le sobriquet de Jo que sous son vrai nom, dans les milieux interlopes de la capitale et dans les couloirs de la Sûreté.

Six hommes, six compagnons déçus par la vie ont décidé autrefois de mettre en commun leurs dernières ressources. L'un d'eux a joué au poker le maigre pécule et il a eu la chance d'en tirer 60.000 francs.

Muni chacun d'une petite avance, ils sont allés tenter fortune, aux quatre coins du globe, dans une contrée que le sort leur avait désignée.

On ne met pas plus d'imprévu dans le destin !

Cinq ans se sont écoulés depuis. Le rendez-vous qu'ils s'étaient donné alors est maintenant arrivé. Pendant ce temps, quelle fut la vie de ces six hommes ?

La fortune leur a-t-elle souri ? Sont-ils restés fidèles au pacte d'amitié conclu jadis dans l'exubérance et la folie de leur jeunesse ?

Au moment même où ils doivent enfin se rencontrer pour partager équitablement ce que leur a laissé la chance, ou le destin, ils tombent, l'un après l'autre, sous le coup d'une main criminelle...

Qui sera le dernier des six ?



COLÈRES

Six hommes se sont donné rendez-vous après une absence de cinq années.

L'un disparaît en cours de route. Un autre est tué d'un coup de feu en se penchant à sa fenêtre. Un troisième s'effondre dans une avant-scène au cours d'un spectacle de music-hall. Un quatrième est retrouvé mort dans sa chambre...

Qui a tué ? N'est-ce pas la même main qui supprime ainsi froidement un à un les tenants du pacte ?

Si tous les autres disparaissent, le dernier des six ne touchera-t-il pas la totalité des sommes gagnées au cours des cinq années passées ?

Le commissaire Wens ne se laisse pas démonter par l'accumulation des crimes, l'étendue du mystère. Suit-il une piste ? Nul n'en sait rien. Tiendra-t-il bientôt la clé de l'affaire ?

Son enquête ne l'empêche pas d'aider son amie, Mila-Malou, une jeune chanteuse de music-hall, qui pense uniquement à sa carrière.

Mêlée à des hommes que le destin s'acharne à brimer. Ils ont toutes leurs forces, tous leurs espoirs, toute leur volonté pour triompher. Mais les événements se jouent d'eux...

Intervention de femmes aux airs énigmatiques, d'artistes méconnues ou qui croient l'être... Stupéfaction du drame qui éclate soudainement, opposant les êtres, brisant les espoirs. Un homme prend le paquebot, mais il n'atteindra pas l'escalier.

Au music-hall, un innocent poète est assassiné... Des coups de feu éclatent, venus on ne sait d'où. Des êtres tombent...

Effroi du crime qui rôde et cherche ses victimes. Qui a tué ?



COLÈRES

Photo Continental.

LES ACTUALITÉS DE LA SEMAINE

par Didier DAIX.

QUOIQUE chômeuses, ces jeunes Marseillaises ont pris cependant des vacances. Vacances laborieuses, puisqu'elles en profitent pour s'adonner aux travaux des champs. Grâce à elles, la moisson sera facile. Leur sourire est charmant et réconfortant. Elles sont jeunes, elles sont en vacances et elles ont l'occasion de se rendre utiles. N'y a-t-il pas là de quoi sourire ?

Sur le bord de l'Yerres, se trouve le préventorium Albert-Calmette. Cent soixante-quinze enfants y puisent la santé. Les voici faisant leur toilette, se lavant les dents, les voici prenant leur déjeuner, puis jouant dans le grand parc, courant, sautant, dépensant leur ardeur juvénile au grand air qui gonfle leurs petits pommons généreusement.

C'est là que fut tirée la quatorzième tranche de la Loterie Nationale. Les grandes boules tournent avant de lâcher leurs chiffres. Quel numéro va sortir ? Le numéro gagnant, évidemment. Un mariage en Hongrie, dans un petit village où les traditions ancestrales n'ont rien perdu de leurs droits. Toute la localité participe aux réjouissances et pendant plusieurs jours, la fête se poursuit, multipliant ses danses, ses chants, ses divertissements de toutes sortes. Dans ce petit village hongrois, on se marierait pour le plaisir.

Sports.

Une réunion d'athlétisme au stade de Colombes. Voici les athlètes en plein effort. Auray gagne le cent mètres. Comme il court vite !

White Vronghel saute en hauteur. Comme il saute bien ! Breitmann saute à la perche. Comme il saute haut ! Mais le plus étonnant est Valmy qui court le deux cents mètres, comme s'il était tout seul en course, et gagne sans se soucier de ce qui se passe derrière lui.

Paris-Nantes.

Trois cent quatre-vingts kilomètres à parcourir en vélo. A la bonne volée ! Le peloton chasse. La chasse n'est-elle donc pas interdite ? Et nous voici au trois cent quatre-vingt-sixième kilomètre. Louviot gagne le nez en l'air, mais non pas les doigts dans le nez.

A Paraná, en Argentine, un sportif s'est permis de plonger d'une hauteur de soixante mètres. Tout bêtement, au premier abord, il semble que cela doit être assez désagréable, mais ce n'est pas vrai, car ayant réussi son exploit, le jeune champion recommença... Pour le plaisir !

On continue à recueillir les métaux non ferreux. Il s'agit de la semaine dernière de lutter contre le chômage. Il s'agit cette fois de sauver la vendange et la récolte des pommes de terre. Car le sulfatage des vignes nécessite du sulfate de cuivre et la lutte contre le doryphore de l'arséniate de plomb.

A Senlis, cinq cents campeurs prêtent le serment d'aide et de fidélité au Maréchal. D'une seule et même voix. Et, le soir, autour d'un grand feu, ils chantent le cœur léger avec la satisfaction du devoir accompli.

La guerre à l'Est. Une carte animée nous montre comment s'effectue l'encercllement d'Odessa. Et voici le Führer inspectant le front.

L'Ukraine est conquise. Les troupes allemandes, à présent, atteignent la mer Noire. Et toujours, inlassablement, irrémédiablement, les ruines s'accumulent.

Un détachement traverse un torrent. Cela nous vaut quelques jolies images. Images reposantes, vivantes, fraîches, qui apparaissent comme une oasis en ce pays de la mort et de la destruction.



RAIMU DANS DEUX FILMS DE SIMENON

Georges Simenon est un romancier très aimé des auteurs de films. On sait que l'une de ses œuvres, *Les Inconnus dans la maison*, sera portée à l'écran à partir du 15 novembre par les soins d'Henri Decoin, d'après un scénario adapté par Henri-Georges Clouzot. La vedette des *Inconnus dans la maison* sera Raimu.

Nous croyons bien savoir qu'avant ce film, Raimu tournera un autre roman de Simenon, *La Maison des sept jeunes filles*, adapté par Jacques Viot et Maurice Blondeau et mis en scène par Albert Valentin.



LE PÉRIL JUIF

Le cinéma apporte sa contribution à l'exposition « Le Juif et la France » par la projection d'un documentaire intitulé : *Le Péril Juif*. En vérité, ce film dépasse le thème de l'exposition puisqu'il offre une sorte de raccourci de l'expansion juive dans le monde.

Les premières images présentent quelques aspects pittoresques de Palestine d'où la race de Sem devait s'étendre sur les deux continents. Des graphiques commentent éloquentement cette tenace infiltration. Et voici, misérables et sordides, les ghettos des grandes villes où vit un peuple fermé, à l'abri au gain, hostile à toute fusion.

Les rites juifs en Europe orientale sont également prétextes à des tableaux tour à tour comiques, curieux ou d'une tragique horreur, tels ceux qui nous montrent le sacrifice d'un bœuf au cours d'une fête.

Mais après le côté populaire du judaïsme, voici l'évolution de quelques types, les débuts de la famille des Rothschild, la création des grands trusts bancaires et enfin l'influence pernicieuse des juifs sur le cinéma et les arts.

Cet exposé, présenté comme un document, se termine par l'exaltation d'une ère nouvelle de travail constructif et le rappel des chefs-d'œuvre que nous a laissés l'art antique. Après tant d'images éloquentes significatives, celles-ci prennent une véritable valeur de symbole.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné	demeurant :
à	Dép ¹
déclare souscrire un abonnement de	
à "Ciné-Mondial", au prix de	à dater du
Date :	Signature :
TARIF DES ABONNEMENTS : Six mois 100 fr.	
France et Colonies : Un an 195 fr.	
CINÉ-MONDIAL, 55, Champs-Élysées. C. C. P. 147.805. Paris. BAL. 26-70.	

DIMANCHE PROCHAIN, de 10 h. 30 jusqu'à midi

UN GRAND FILM SENSATIONNEL ET INÉDIT

FACE AU BOLCHEVISME

(Documents de la guerre contre les Soviets)

CE FILM VOUS MONTRERA LE DANGER QUE LA FRANCE A ÉVITÉ

PRIX DE FAVEUR : pour les adultes, 2 francs ; pour la jeunesse, 0 fr. 50

Si vous aimez votre foyer, si vous aimez vos chères habitudes, si vous enviez moins le bien du voisin qu'améliorer votre sort, par votre travail, vous devez voir ce film : *Face au bolchevisme*. Car vous vous ralliez, dans ce cas, à la tradition, vous faites partie d'une grande famille européenne. En vous se manifestent vos aïeux comme palpable, au-devant de vous, votre avenir.

Face au bolchevisme, c'est en effet mieux qu'un cordon sanitaire destiné à vous protéger d'un microbe particulièrement virulent, c'est l'offensive enfin décidée d'une civilisation soucieuse de se conserver, de se maintenir, de progresser contre l'utopie, la barbarie, la décadence précoce d'un nivellement par le bas.

Rappelez-vous ce temps horrible où, sur les routes de France, qui s'ouvraient en plein ciel, on rencontrait de haineux cortèges qui levaient le poing, insultaient au printemps, aux fleurs, aux blés houleux, à tout l'espoir lumineux de notre patrie !

Là, a commencé le renoncement de la France qui s'est mise à subir le honteux despotisme de ses pires ennemis. Sa défaite remonte à 1936. Le front populaire ne fut qu'une conspiration contre l'Europe.

Les mots d'ordre sont venus de l'étranger. Sous prétexte de liberté, d'humanité, on a d'un seul coup aboli, avili, anéanti près de vingt siècles d'histoire.

Face au bolchevisme, c'est l'épopée d'un peuple qui, le premier, à la veille lui-même d'être dévoré par les slogans corrosifs, s'est ressaisi, a pris en main le flambeau européen et l'a élevé comme un ostensor.

Dans le raccourci des images, vous assisterez aux mille manifestations d'une guerre qui se régénère, malgré ses horreurs, par le fait même qu'elle dit aux hommes de bonne volonté : Debout ! Debout contre le néant ! Debout contre les ruines, les massacres, les misères irrémédiables, les pourritures privées et internationales ! Debout, tout ce qui est noble, tout ce qui est sain, tout ce qui veut prolonger le passé dans l'avenir !

Il faut que vous voyiez le film car vous serez haletants, terrorisés, mais vous comprendrez le mot magnifique de Nietzsche : « Humain, trop humain ! »

Vous verrez ce prétendu paradis rouge qui n'a fait que tendre la misère un peu plus universelle : vous verrez ces taudis où l'on a enlaid toute une portion d'humains. Vous comprendrez que sous le souffle maudit, on a fait, par millions, d'un seul coup, descendre des êtres au plus bas de l'échelle sociale ; précipité, au fond du gouffre, dans une réaction épouvantable, l'humanité. Et vous penserez que votre père, que votre mère, vos frères, vos enfants, vos proches, vous-même, demain, si, par un malheur plus grand que celui

du plus terrible des cataclysmes, le bolchevisme triomphait, n'auraient même plus le droit de regarder la lumière, de se nourrir de ciel, et d'esquisser le simple geste d'espoir qu'est une prière !

Pour nous, qui devons nous borner ici à l'histoire du cinéma, nous saluons avec infiniment de respect les opérateurs qui, au péril de leur vie, nous ont donné ces visions à la fois sublimes, atroces, et consolantes de la lutte contre le bolchevisme.

Puisque ce film doit passer successivement dans tous les quartiers de la capitale, dans toutes les grandes villes, dans tous les villages, dans toute la France en un mot, nous ne saurions mieux faire que de vous recommander d'aller le voir : la vérité, non pas de l'immédiat, mais de l'histoire vous apparaîtra.

Et, si vous restez insensibles à la puissance de ces images, tant pis pour vous : c'est que vous n'avez pas le droit de vous survivre.

Que dis-je : vous ne vivez pas ; vous êtes déjà morts !

DE HAYE.

Camille Bardou

vieil acteur du cinéma français, dernier habitant de la Maison de retraite d'Orly, est MORT

La mort de Camille Bardou à la maison de retraite du cinéma, à Orly, dont il était l'unique habitant depuis la disparition de Georges Méliès, est passée à peu près inaperçue. Qui se souvient encore aujourd'hui de Bardou que l'on vit jadis jouer tant de rôles — pour la plupart des rôles antipathiques — dans les productions de Gaston Roudès. Le monarque et la calvitie de Bardou étaient légendaires.

Bien différents des personnages qu'il interprétait, Camille Bardou était à la ville un excellent homme. Il connut une grande vogue, il y a une vingtaine d'années.

Il s'est éteint, oublié par beaucoup...

ON TOURNE...

Aux studios de Saint-Maurice, Jean de Marguenat réalise pour Roger Richebé *Les Jours heureux*, la comédie de Claude-André Puget. Le principal rôle du film est interprété par Pierre Richard-Willm. Sa partenaire est Juliette Faber. Étonnons-nous, en toute objectivité, de ne pas voir figurer dans la distribution Gilberte Génat, qui fut l'une des charmantes créatrices de la pièce.

Jacqueline Delubac, Ginette Leclerc et Lucien Galas tourment, depuis le 8 courant, aux côtés de Tino Rossi, dans *Fidèles*, qui va mettre en scène Jean Delannoy.

Le 15 septembre, Jean Gourguet donnera en extérieur, le premier tour de manivelle à *Moussillon*, scénario de Jean Rioux, adaptation, découpage et dialogues de Jean Aranche, musique de Sylviano René.



« PREMIER BAL » est maintenant terminée. Marie Den, que l'on voit ici avec Ledoux, en est la principale interprète. Elle sera entourée de Gaby Sylvia, François Périer et Raymond Rouleau. Bonne chance à « PREMIER BAL » !

NOTRE CONCOURS



Le mois d'octobre sera celui de votre chance ?

Etes-vous UNE DES 7 JEUNES FILLES

A sept jeunes filles, nous offrons la chance de tourner immédiatement, c'est-à-dire dès octobre, un rôle de premier plan dans un très grand film français.

C'est la première fois qu'un hebdomadaire du cinéma peut donner intégralement une aussi merveilleuse chance à des inconnues.

D'autant plus que si vous n'êtes pas choisie parmi les sept, vous aurez encore la possibilité d'un rôle de deuxième plan dans ce même film.

Lisez attentivement ce qui suit, car il s'agit de la description du portrait moral et physique...

Interrogez-vous ? Laquelle de ces jeunes filles voudriez-vous être ?

La première se nomme Clotilde. Elle n'est plus toute jeune. Elle a hérité de

son père le goût de l'archéologie et de l'histoire. Elle est sage et appliquée.

La deuxième s'appelle Elisabeth. Elle gagne tant bien que mal sa vie à des travaux d'agrément ; elle peint des coussins ou des abat-jour, fait des étains repoussés et de petites gravures qui se vendent quelquefois dans les librairies de la ville.

La troisième s'appelle Roberte. Elle personnifie le dévouement même. Elle a assumé la tâche écrasante de faire manger et de vêtir ses six sœurs et son père. Elle y passe ses jours et ses nuits.

La quatrième s'appelle Rolande. C'est la plus intelligente de toutes, du moins elle le dit. Elle a fait des études assez poussées et elle travaille chez un pharmacien de la ville, mais ce sort ne lui suffit pas. Elle est ambitieuse et, d'autant plus, qu'elle se sait d'un agréable physique. Dé-

tail caractéristique : obligée à porter des lunettes, elle les enlève en hâte dès qu'elle veut séduire quelqu'un.

La cinquième s'appelle Huguette. On la voit peu, on ne l'entend jamais. Dès son retour du travail, elle se réfugie dans sa petite chambre où elle fume éternellement des cigarettes, en lisant Dostoïevsky.

Les deux dernières s'appellent Mimi et Coco. Ce sont deux jumelles qui se disputent tout le temps. Mimi et Coco maintiennent leurs positions et se prétendent chacune plus âgée que l'autre.

Dans l'association, c'est Coco qui dirige. Midi obéit et reste fidèle...

Vous avez bien lu ? Quelle est de ces sept jeunes filles celle que vous voudriez incarner au cinéma ?

Une de ces sept jeunes filles offre-t-elle avec vous un point de ressemblance ?

Inscrivez-vous immédiatement à nos bureaux, 55, avenue des Champs-Élysées, en vous munissant de deux photos.

Les lectrices demeurant dans la Seine et la Seine-et-Oise doivent obligatoirement nous porter leurs photos à nos bureaux.

Pour les lectrices qui sont en province, nous envoyons seulement les deux photos avec leur signalement aussi complet que possible.

Date de clôture du Concours des sept jeunes filles : 26 septembre.

Un jury composé de M. Pierre Heuzé, rédacteur en chef de *Ciné-Mondial* ; Mlle M. Routier, secrétaire à la rédaction de *Ciné-Mondial* ; M. Albert Valentin, metteur en scène ; M. Arys Nissotti et M. Pierre O'Connell, dirigeants de la Société Regina, se réunira dans les premiers jours d'octobre pour proclamer les lauréates.

Ciné-

TOUS LES
VENDREDIS

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 6. — 12 SEPTEMBRE 1941.

4^F



PAULA WESSELY
n'a jamais été aussi
émouvante que dans
« Miroir de la Vie ».

Photo Tobis.